

CARNET MONDAIN.

BAIS A L'OPERA

- 12 Février ATLANTIENS.
14 CHEVALIERS DE MOMUS.
18 KREWE OF PROTEUS.
19 MYSTIC KREWE OF COMUS.

A LA SALLE DE L'EXPOSITION:
19 BEX.

TEMPERATURE

De 11 février 1901.

Table with 2 columns: Location (Fahrenheit/Centigrade) and Temperature values for various locations like New Orleans, Miami, etc.

Les responsabilités du Carnaval.

L'heure a sonné de l'oubli des misères de la vie et des joies du présent sans souci de l'avenir et de ses tristesses. Réjouissons-nous donc et répétons en chœur comme le font les étudiants américains du Nord: 'Dum vivimus, vivamus'. Oui, cent fois oui, jouissons-en, pendant qu'il en est encore temps. Elle est si courte! C'est le meilleur conseil que nous puissions donner à la jeunesse.

Quant aux vieillards, qui ne peuvent plus prendre une part active à cette exubérance de gaieté carnavalesque, qu'ils en consolent en pensant qu'ils ont eu leurs années de plaisir, et qu'il y aurait de leur part une véritable injustice à jalouser des vieillards dont ils ont peut-être abusé eux-mêmes, à leur vingtième année.

Mais n'oublions pas surtout que nous traversons une période de crise et que le monde à nos yeux se défile sur nous. N'oublions pas que nous sommes fait à nos voisins des promesses que nous n'avons pas complètement accomplies, faute de temps, et que la moindre négligence, la moindre apathie de notre part, pourrait être mal interprétée et considérée comme une preuve d'impuissance.

Non, les travaux que nous avons commencés avec tant de courage et d'activité ne sont pas achevés. La faute n'en est pas à notre administration actuelle, mais il faut qu'elle s'applique à combler les lacunes de celles qui l'ont précédée. Il ne nous reste qu'un seul moyen de nous exonérer des malheurs du passé, c'est de prouver au monde extérieur que nous sommes plus que jamais actifs et sérieux. Et que nous n'épargnons rien pour satisfaire complètement nos visiteurs. Après s'être rendu compte de la situation, les années précédentes, et avoir fait sans parti pris la comparaison avec ce qui existe, à l'heure qu'il est, ils comprendront que nous devenons réellement une ville progressive et que les étonnantes améliorations que nous avons accomplies jusqu'ici, promettent pour l'avenir des progrès prodigieux. Laissons agir nos excellents

administrateurs; ils savent ce qu'ils font. Aidons-les; ils sont plus zélés que nous ne le sommes nous-mêmes. Suivons leurs traces, ils sont sur le chemin qui conduit droit à la prospérité. Si nous en croyons les rapports qui nous arrivent de toutes parts, le monde du Nord et du Sud, connaît bientôt et appréciera les splendeurs de nos fêtes. Montrons-nous dignes de cette curiosité qui nous honore et nous serons bien vite récompensés de nos louables et intelligentes efforts.

La liste civile des souverains.

Paris, 29 janvier.

Dès sa rentrée, qui aura lieu dans la seconde quinzaine du mois prochain, le Parlement britannique va avoir à fixer la liste civile du nouveau souverain. Ce n'est que depuis l'avènement de Guillaume IV, en 1830, que la somme allouée annuellement à la couronne a pour unique destination de subvenir aux frais d'entretien et de représentation de la Cour. Auparavant, le Roi, en échange de l'annuité qu'il recevait, était tenu de faire face, outre ses dépenses propres, à la judicature, à la diplomatie et au service des pensions.

La liste civile de la reine Victoria ne s'élevait qu'à environ neuf millions de francs, chiffre déjà fort modeste en 1837, pour un pays aussi riche, aussi puissant que l'Angleterre, où, par surcroît, le faste est de rigueur; chiffre évidemment insuffisant de nos jours, surtout si on le compare à celui qu'attaignait la plupart des listes civiles étrangères.

En Autriche-Hongrie, l'allocation consentie à ce titre pour les représentants éminents de la nation est de neuf millions pour chacune des deux parties de la monarchie: total dix-huit millions. Et il ne reste pas un florin au bout de l'année dont l'Empereur puisse disposer. Il lui faut entretenir, en effet, avec son mobilier et son nombreux personnel, la Hofburg ou palais impérial, de Vienne, tout un monde, ainsi que nul ne l'ignore. Puis les deux résidences, d'été de Schenbrunn—où mourut le duc de Reichstadt—et de Laxenburg, situés l'une et l'autre à proximité de la capitale. Puis le Palais royal de Budapest; puis la Bibliothèque impériale, le palais du Hradcchin de Prague et le Prater, qui est le bois de Boulogne de Vienne.

Sans parler d'une grosse subvention à l'Opéra de Vienne, d'une autre au Burgtheater—quelque chose comme la Comédie-Française; d'une troisième à l'Opéra de Budapest, bâti en partie aux frais de l'Empereur,

et de mille détails coûteux qu'il serait oiseux d'énumérer ici. Le roi d'Italie reçoit quinze millions de liste civile et ses charges, grâce à l'entretien d'une série de palais dans les villes qui furent jadis des capitales, ne sont pas moindres que celles de François-Joseph.

Il en est de même de l'empereur d'Allemagne, qui touche comme roi de Prusse, une quinzaine de millions de liste civile et qui, de plus, possède des biens considérables. L'Espagne elle-même donne à la Reine Régente neuf millions et demi, qui trouvent aisément leur emploi, puisque le roi Alphonse XII, qui disposait des mêmes ressources, est mort sans laisser un maravedi.

Nous passons sous silence la Russie, où le Tsar, outre une liste civile de plus de vingt millions, joint d'immenses appanages, et la Turquie, où le Sultan, comme chacun sait, n'a à rendre compte à personne des deniers de l'Etat, auxquels il lui est loisible, ou peu s'en faut, de faire les emprunts qu'il lui plaît.

Et la dotation de douze cent mille francs octroyés au président de la république française—alors que celui des Etats-Unis n'a que deux cent vingt-cinq mille francs, et celui de Suisse treize mille cinq cents—croît-on que, toutes proportions gardées, elle ne soit pas au moins aussi forte, étant donné le petit nombre des obligations inhérentes à la fonction, que celle de l'empereur d'Autriche, le mieux partagé sous ce rapport de tous les monarques constitutionnels?

Aussi n'est-ce pas une critique que nous voulons faire faire en dressant ce bilan. La liste civile d'un chef d'Etat, particulièrement d'un chef d'Etat héréditaire, à l'abri de la tentation d'épargner pour l'avenir, donne de la main gauche ce qu'elle reçoit de la main droite, sert à la communauté et enrichit au bout du compte non les angustes personnages qui en sont pourvus, mais la nation elle-même. Elle est donc amplement justifiée et doit toujours être proportionnée à la grandeur, à la dignité, aux besoins, à la fortune publique et privée du pays sur lequel règne le prince à qui elle est accordée.

C'est pourquoi la révision de la liste civile d'Edouard VII, dans le sens d'une sensible augmentation, semble s'imposer. On parle de la porter à 12 millions et demi de francs, soit 500,000 livres sterling; ce qui ne serait assurément pas excessif, si l'on considère, d'une part, le développement colossal de la richesse mobilière chez les particuliers du Royaume-Uni, et, d'autre part, l'accroissement des revenus cédés par le nouveau roi.

Notez qu'il aura à entretenir et à gérer Buckingham-Palace, Kensington-Palace, Hampton-Court, près de Londres; le château de Windsor et celui d'Holywood, la tour de Londres. A quoi il faut ajouter une armée de serviteurs et de gardiens à pensionner.

Il est certain qu'en temps normal, le Parlement ne marchanderait pas un instant au successeur de la reine Victoria une augmentation de liste civile dont la légitimité et même la nécessité sautent aux yeux. Elle serait votée sans discussion et par acclamation.

Mais le moment est peu propice à de nouvelles demandes de crédit. La guerre du Transvaal a déjà engouffré trois milliards, et ce n'est pas fini. Les contributions anglaises, surchargées d'impôts qui menacent d'augmenter encore à bref délai dans des proportions extraordinaires, commencent à marbrer, et il est à prévoir que les débats fi-

nanciers qu'il sera impossible d'écarter lorsqu'on agitera la double question de la dotation du souverain et de son héritier présumé fourniront à quelques-uns des membres de la Chambre des communes l'occasion qu'ils ne laisseront pas échapper d'adresser de vaines reproches au gouvernement.

Est-ce à dire, néanmoins, que sur le fond des choses il puisse y avoir sur ce point, de la part de l'opposition la plus intraitable elle-même, une résistance quelconque? Assurément non. Le loyalisme des Anglais est fait de patriotisme, de traditions et d'orgueil national. Il n'est aucun d'eux, à quelque parti qu'il appartienne, qui ne considère la pompe royale comme une des garanties du droit populaire qu'elle abrite et il n'en est aucun, par conséquent, qui songerait à chicaneur sérieusement sur les moyens de la maintenir au rang qu'elle doit occuper.

LES Derniers Moments DE VERDI.

Bien que nous ayons longuement parlé de la mort et des funérailles de Verdi, il nous paraît intéressant de publier le récit des derniers moments du grand compositeur, tel que nous arrive ce récit de Milan:

Milan, 27 janvier.

Après deux jours d'une douloureuse agonie, Verdi s'est éteint hier matin, à deux heures cinquante, sans avoir repris connaissance. La mort a fui par avoir raison de ce vieil organisme si puissamment constitué, et qui luttait avec une incroyable énergie contre l'inévitable fatalité de la destruction. Depuis quarante huit heures, les amis du maître ne quittaient plus son chevet. Ils ont été les témoins attristés de cette longue agonie. Il y avait dans cette chambre de l'hôtel Milan l'éditeur Ricordi, Mme Carrara-Verdi, le marquis Terzi, Don Adalberto Catena, le vénérable prêtre octogénaire qui administrait à Verdi les derniers sacrements; les médecins Grocco, Coporali et Olescalchi, Mme Teresa Stoltz, l'interprète des œuvres du grand musicien; M. Arrigo Boito et son frère Camille Boito, l'architecte de la maison de retraite de Verdi; et les compositeurs Giordano et Giacomini, Teresa, la gouvernante du glorieux vieillard, et quelques autres intimes.

La nouvelle de la mort de Verdi, affichée aussitôt à l'hôtel, a produit une émotion énorme. La plupart des cafés de Milan étaient restés ouverts en vue de ce douloureux événement. Ils étaient bondés de consommateurs qui attendaient avec anxiété la fin de cette horrible agonie. A chaque instant, on y apportait les dernières nouvelles sur Verdi. L'hôtel Milan était assiégé par des milliers de personnes de tout âge et de toute condition qui venaient s'inscrire sur le registre déposé dans le vestibule. La consternation, lorsque la nouvelle de la mort de Verdi s'est répandue, a été unanime. C'était une gloire de l'Italie qui s'en allait pour toujours.

Ce matin, la ville avait pris un aspect de deuil. Les théâtres et les endroits de plaisir sont restés fermés. Beaucoup de magasins sont clos, la plupart des maisons ont arboré des drapeaux orna-

ment arboré des drapeaux orna-tés de deuil. Une affluence considérable ne cesse de stationner aux abords de l'hôtel Milan, dont le directeur, le commandeur Spatz, est le beau-père du compositeur Giordano. La circulation des voitures et des tramways a dû être suspendue sur cette partie de la ville. Des télégrammes sont arrivés aujourd'hui de toute l'Italie et des autres pays de l'Europe. Il y en a de nombreux, on ne peut pas même les lire tous. Tous les journaux ont paru encadrés de noir.

Sur tous les murs on lit la proclamation de la municipalité faisant le plus grand éloge de l'illustre défunt, du "grand citoyen honoraire de Milan, élevé à l'affection et à l'admiration du monde civilisé qui honoraient en lui le génie italien". On ne connaît pas encore la date des funérailles, mercredi on le croit, mais je sais que la municipalité a décidé que ces funérailles seront imposantes et révéleront un caractère national.

La dépouille de Verdi est veillée par des pompieri en grande tenue. Les traits du grand compositeur sont calmes, mais très amaigris. Verdi a souffert incroyablement durant les quatre derniers jours. Il avait manifesté le désir d'avoir ses obsèques très simples et qu'elles aient lieu au lever du jour ou à la tombée de la nuit. "Il suffit, aurait-il dit, de deux prêtres, deux cierges et une croix." Il a également demandé d'être inhumé dans la chapelle de la maison de retraite de Milan, à côté des restes de sa femme, Giuseppina Strepponi. Il a laissé quatre lettres cachetées qui se trouvent dans sa villa de Sant'Agata et qui contiennent, dit-on, ses dernières volontés. Au moment où je suis arrivé dans la chambre mortuaire, Don Alberto Catena était agenouillé devant le lit de Verdi. Tous les visages portaient les traces de larmes. C'était une scène d'une poignante tristesse. Le peintre Hohenstaïn a reproduit pour la dernière fois les traits de Verdi.

L'émotion publique n'est pas seulement localisée à Milan; elle s'étend dans toutes les villes d'Italie, à Rome, Naples, Florence, Turin. Partout la mort de Verdi a jeté la consternation. Le Pape avait envoyé sa bénédiction au mourant.

Il ne faut pas oublier que Verdi était grand-croix de la Légion d'honneur et membre étranger de l'Académie des beaux-arts où il remplaça un autre génie musical, Meyerbeer. En outre, il était chevalier de l'Annunziata.

De son côté, le Roi a fait parvenir à la famille du célèbre compositeur, un télégramme de condoléances dans lequel il associe de tout cœur aux hommages de regrets et d'admiration rendus par l'Italie et le monde civilisé à la mémoire immortelle de Verdi. Au Sénat, il y a eu une séance qui a été consacrée tout entière à Verdi. M. Saraceno a déclaré, au nom du gouvernement italien, que les obsèques de Verdi seront célébrées aux frais de l'Etat.

ALLEMAGNE.

Le comte et la comtesse Hohennan disgraciés à cause du scandale des lettres anonymes, connu sous le nom d'affaire Kotze, repartiront à la cour de Berlin. Pendant son séjour à Dresde, le comte de Bülow leur a annoncé leur rentrée en grâce.

La disgrâce du prince Alphonse de Bavière a provoqué d'ardentes polémiques. Les journaux bavarois, surtout les pa-

tricularistes et les ultramontains, accusent le ministre d'avoir encouragé le prince parce qu'il n'est pas favorable à l'influence de la France, mais bon patriote et bon catholique.

Plusieurs magasins de Munich ont exposé dans leurs vitrines le buste du prince Alphonse encadré de draperies aux couleurs bavaroises.

Un journal socialiste annonce que le gouvernement bavarois, redoutant des relations sensationnelles, a résolu à l'occasion du 50e anniversaire du prince régent, de remettre en activité le prince Alphonse et de le nommer inspecteur de la cavalerie.

THEATRES.

TULANE.

L'émir qui vient de nous donner la direction de Tulane est un charmant opéra-buffe qui abonde en motifs gaie, légers et qui est interprété par une excellente troupe. A la tête de laquelle Mlle Frank Daniela, une vieille connaissance de notre public dramatique américain. Aussi y avait-il foule dès dimanche soir, à la première de cette pièce. Inutile d'ajouter que la scène se passe dans l'Inde, le titre seul l'indique.

C'est un charmant comique et qui dit très bien le complot. Il a été fréquemment applaudi, lui et la troupe qui l'entoure et est composée de plusieurs jolies femmes chevelées la beauté n'exclut pas le talent. Nous citerons entre autres Miss Norma Kopp et Miss Kate Nash qui toutes les deux sont les heureuses propriétaires de fort jolies voix.

OPERA.

Quelle admirable journée que celle de dimanche à l'Opéra de la rue Bourbon! De midi à minuit la salle de s'est pas désemparée un seul instant. Il y a eu, coup sur coup, deux représentations, toutes les deux faisant salle comble.

La matière surtout a été étonnante, abrutissante. Jamais nous n'avons vu pareil encombrement. C'est la "Vie de Bohème" qui avait attiré toute cette foule. Les artistes stimulés par cet inimaginable auditoire se sont surpassés eux-mêmes et ont déployé des qualités qu'on ne leur connaissait pas encore. C'est au deuxième premier rôle, à Mme Talaxis et à M. Jérôme, qu'il faut reporter toute la gloire de cette représentation.

Nous avons entendu des amateurs réclamer à cor et à cri d'autres représentations de cette pièce populaire entre toutes. Le soir, la direction a donné "Le Petit Faust", un des triomphes de Mme Pack et de Mme Montbazou dans les principaux rôles.

Voici le programme de cette semaine à l'Opéra Français: Ce soir, "Le Trouvère"; mercredi soir, "Aïda"; vendredi soir, bénédiction de l'école des garçons de la Société du 14 Juillet, "Galathée" "Mireille", etc.

CRESCENT.

Il suffisait de voir sur l'affiche l'annonce des représentations de la troupe de ministres Primrose et Deekstader pour attirer la foule, dimanche au Crescent. Ils débutent le dialogue avec beaucoup d'humour; ils chassent et dansent à ravir et provoquent pendant toute la soirée les applaudissements de public américain. Fidèles à leur gracieuse habitude, ils ont fait hier, dans nos rangs, une promenade en char qui a obtenu un grand succès. Aussi la salle était-elle, le soir, pleine d'un auditoire enthousiaste.

GRAND OPERA HOUSE.

Nous avons à enregistrer, cette semaine, un autre brillant succès de la troupe Baldwin-Melville, dans "East Lynne". L'annonce de la pièce nouvelle avait attiré la foule, comme nous nous y attendions.

Rien ne réussit comme le succès, dit-on, et l'on sait que la troupe du Grand Opera House est constituée du fait. M. Maurice Freeman n'a jamais autant réussi que dans le personnage de Archibald Carlyle, un rôle tout à fait à sa taille. Il a été merveilleusement secondé par Miss Odell, la dernière acquisition de la troupe et la première, peut-être, par sa taille.

On sait toute la valeur de M. Sainpolis; il s'est surpassé lui-même dans le rôle de Sir Francis Levison.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Le public a décidément repris le chemin de rue St Charles et de l'Académie de Musique depuis que M. Morris en a pris la direction. L'avantage de ce genre de spectacle, c'est une étonnante variété qui permet à un grand nombre de spectateurs de faire tour à tour l'expérience de talents et de leurs savoir-faire. Billy Rice, le populaire Billy Rice, fait partie de cette bande joyeuse, et ne contribue pas peu à animer la soirée par ses lazzi.

Pensées d'un philosophe:

Puisque tout en ce monde, le talent, le triomphe, le génie lui-même, peut à son heure être sot, pourquoi pas l'esprit pareillement? Sans doute, il peut l'être aussi... mais à sa manière, qui n'est point celle de la sottise.

Une définition de la célébrité:

C'est un abandon de soi-même, qui nous rapporte seulement, à l'ordinaire, d'entendre un plus grand nombre de gens mentir sur notre compte.

N'est ce pas tout se contredire?

N'est-ce pas tout ce que verbigère. Point de conseil qui n'ait son envers, tous deux bafoués par l'événement, le mobile arbitre des sagesse.

Il y a des raisons pour faire tout, et tout peut être empêché par des raisons.

On appelle intelligence la prétention de lire dans ce grimoire.

Les félicitations du président McKinley à la reine Wilhelmine.

Washington, 11 février.—A l'occasion du mariage de la reine Wilhelmine le président McKinley lui a envoyé le message suivant de félicitations: Sa Majesté Wilhelmine, reine des Pays-Bas, à Sgravenhage.

Je prie Votre Majesté d'accepter les sincères félicitations que j'offre pour moi et mes compatriotes à l'heureuse occasion de mariage de Votre Majesté. WILLIAM McKINLEY.

Voici la réponse de la reine: Président des Etats Unis, à Washington.

J'envoie à Votre Excellence et au peuple des Etats-Unis mes plus sincères remerciements pour les chaleureuses félicitations offertes à l'occasion de mon mariage. J'apprécie très hautement vos bon souhaits. WILHELMINE.

L'eau gazeuse d'Abita convient aux h-abitués. Ils aiment les bonnes choses—les habitués.

Fouilleton

L'Abelle de la N.O. No 22 Commence le 17 Janv. 1901.

LA Fantode Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT Par PAUL BOUQUET.

DEUXIEME PARTIE AUTOUR D'UN BERCEAU.

LA FAUTE D'UNE MÈRE.

—De ton père. —De mon père!... C'est vrai. Tu te méprenais presque jamais rien dit. Et j'ai compris à ton silence et aux rares demi-confidences que tu m'as faites, qu'il avait été bien coupable. Je ne t'ai pas questionné relativement à lui. Je savais que cela te ferait de la peine.

—Mais ma conviction à son égard est établie depuis longtemps. —Celui qui abandonne sa femme et son enfant, qui se sépare d'eux volontairement et à le courage de vivre en loin, sans donner de nouvelles, sans chercher à les revoir, n'a droit qu'à du mépris.

—Pardonne-moi... C'est parce que j'ai bien souvent surpris des larmes dans tes yeux... des larmes dont je devinais la source, que je m'exprime ainsi. —Tu ne le peux pas. —Comment! Mon père existe. Il t'a délaissée, toi, le modèle des mères; depuis, il ne s'est pas enquis de sa femme et de son enfant. N'est-ce pas là un crime, un des plus grands qu'il soit possible de commettre? Et tu vendrais que je ne blâme pas la conduite de cet homme. Mais je rougis de lui!

—Pardonne-moi, désormais tu devras le respecter et l'aimer. —Mais tu déraisonnes, mère! Voyons, ce n'est pas possible que tu me le dises.

Sar les lèvres plissées de la pauvre femme un navrant sourire parut: —Non, je ne déraisonne pas. Je parle avec toute ma conscience. Je comprends ton étonnement, Henri. Il est naturel. Entre nous, il n'a presque jamais été question de ton père. Je t'ai élevé dans cette erreur, dans ce mensonge que nous vivions séparés sans que je l'eusse souhaité ou voulu. Ton amour pour moi, ta mère, t'a aveuglé.

—Tu n'as jamais tenté de pénétrer le mystère du passé. Tu t'es imaginé que j'étais impéccable et tu as rejeté toute la responsabilité sur celui que tu ne connaissais pas. Car notre séparation a eu lieu quelque temps avant ta naissance. —Je n'ai pas eu, hélas! le courage de te tromper, comme mon devoir me l'ordonnait. —J'aurais dû te dire: —Prends garde, Henri N'écoute pas ton amour filial. N'écoute pas de haine contre celui qui est innocent.

—Innocent. Tu dis innocent, mère? Mais alors? —Alors, mon enfant, la coupable est devant toi: c'est ta mère!

—Oh! Le jeune homme braquement s'était levé. Ses mains, nerveusement, s'étreignaient. Elle poursuivit: —Ah! pardonne-moi cette confession. Elle va briser ton cœur, ce soir ou nous devrions

être tout au bonheur de ton adolescence... —Oui, la coupable, c'est moi... —Certes, ton père, lui aussi, a eu des torts. J'ai suffisamment expié ma faute pour mériter le pardon, je l'aurais imploré pour toi, pauvre petit être qu'il était injuste de faire pâtir. Dar et vindicatif, il fut sans miséricorde.

—Il m'avait condamné irrémédiablement sans appel. Elle s'était penchée un peu, avait pris une des mains de son fils, le forçait à se rasseoir; elle continua: —A dix-huit ans, au sortir du couvent, mes parents, obéissant à un projet que sans doute ils caressaient depuis longtemps, me firent épouser un petit cousin éloigné que je n'avais jamais vu.

—Il avait, à leur dire, toutes les qualités qui devaient me rendre heureuse. Par exemple il était pauvre, tandis que ma famille à moi jouissait d'une certaine richesse. Il venait d'obtenir son diplôme de médecin et de s'installer à Autun.

J'étais neuve à la vie, sans expérience... Je ne fis pas de résistance. J'étais, j'épousai mon cousin, André Lipray.

Certes, on ne m'avait point trompé en m'affirmant que c'était un brave et honnête garçon.

Je fus certaine tout de suite qu'il ne me rendrait pas malheureuse. D'ailleurs, il m'adorait. Il avait assurément, sous le rapport de l'éducation et des goûts, des différences notables entre nous deux. Mais une femme, quand elle songe à l'avenir, se rend vite compte qu'elle doit sacrifier certains de ses rêves.

Mon mari s'absentait souvent. Ses travaux aussi l'absorbaient beaucoup. De sorte que bientôt, tout en continuant à m'aimer, il me négligea un peu.

Seule, loin de ma famille qui habitait Paris, je pleurai souvent en cachette. Une fois, mon mari me surprit en larmes. Il crut alors que je regrettais de l'avoir épousé. Au lieu de me consoler, il montra de l'humour, et pour moi quelques mots durs qui me blessèrent.

Parmi les personnes avec lesquelles nous entretenions des relations se trouvait un jeune peintre qui venait souvent à la maison. Il me faisait la cour discrètement. Je m'en étais aperçue et je voulais le congédier.

André, lui, ne s'écarta pas. Seulement, il changea de tactique. Il avait deviné ma souffrance. Il se fit humble, prévenant d'abord.

Peu à peu il parvint à capter ma confiance. Il arriva ce que tu peux penser déjà.

A demi délaissée par ton père tout à ses malades et à son métier, j'eus le tort d'écouter les phrases scintillantes dont Raoul Méziel, ce peintre, me berçait.

Je crus à la sincérité de son affection et de son respect. Et un jour, jour maudit, j'y répondis.

Madame Lipray se tint un instant. D'un mochoir fin qu'elle tenait à la main, elle essuya son front moite de sueur.

Atterrée, sans un mot, le jeune docteur la regardait. Elle reprit: —Oui, j'y répondis... Il m'avait fortuitement glissé une lettre, où il me menaçait de se tuer si je ne lui écrivais pas à mon tour, si je ne lui donnais pas un peu d'espoir.

Je lui écrivis donc... Je lui laissai entendre que tout en n'étant pas indifférente à son amour, j'étais fermement résolue à rester fidèle à mon devoir, à demeurer une honnête femme.

Ah! cette lettre, comme j'aurais voulu la retenir après que je l'eus jetée à la poste! Car je comprenais toute mon imprudence. J'avais presque avoué à cet homme que je l'aimais...

Immédiatement je me reprenais... Trop tard, hélas! ma lettre, écrite dans un moment d'égarement allait être encastrée payée.

Raoul Méziel se méprit sans doute. Supposant qu'il allait triompher, que j'acceptais de devenir sa maîtresse, il m'envoya une nouvelle missive... missive d'insensé, probablement.

Par un hasard terrible, cette lettre, au lieu de me parvenir, tomba entre les mains de mon mari.

Que contenait-elle au juste? Je ne l'ai jamais su. Des folies stupides, car mon mari, en en prenant connaissance, manifesta une fureur que rien ne saurait rendre.

Il m'accabla des pires injures. Je voulus protester. Il ne m'écouta point. Je me trainai à ses genoux. Je lui dis le bonheur inattendu que nous arrivait, notre plus cher vœu enfin réalisé. Hélas! il ne me flagella que davantage.

Debout... implacable de résolution... d'un doigt il me montra la porte. Il me chassa... Une chose aurait pu peut-être me disculper: la lettre que le peintre m'avait écrite huit jours auparavant. En la parcourant, mon mari eût pu se rendre compte qu'entre cet homme et moi il n'y avait rien qu'un commencement d'inspiration. Par elle, il eût acquis la conviction que je